

## Conclusions

Charles Melman

Merci de me permettre des *conclusions* qui n'en seront donc pas. Ensuite vous aurez la paix; vous serez tranquilles pour continuer de traiter cette question qui, je dois dire, m'a déjà émerveillée par l'introduction qui figure dans le programme et que Pierre Marchal a si bien rédigée puisqu'elle se conclut de la façon suivante : « En termes lacaniens, comment la jouissance est-elle engagée dans la dépression ? » Si bien que le titre de ces journées aurait tout aussi bien pu être : « Dépressions et jouissance ».

L'avantage d'un tel titre est d'emblée de faire participer la dépression de l'économie libidinale, d'envisager quelle place, forcément diverse, elle prend dans cette économie libidinale, si bien qu'il y a sûrement un abus et une facilité que nous essayons de déjouer dans l'usage de ce terme *la dépression* puisqu'il est bien clair que ce terme unique recouvre en fait des états tout à fait différents.

Je me permettrai d'abord de vous rappeler que l'humeur, puisque c'est des variations de l'humeur dont il est question, avant d'être soumise à une régulation biologique, l'ait à une régulation culturelle. Ce n'est pas moi qui viendrais vous apprendre, dans ce pays où commencent les grandes plaines du Nord et qui est connu pour ce trait mélancolique qui leur serait propre, ce n'est pas moi donc qui vous apprendrais que la régulation de l'humeur est avant tout culturelle. Je suppose que l'anthropologue dirait que c'est du

fait de la réduction de la durée du jour. Je pense que le sociologue évoquerait plutôt la place de la religion : on peut penser, en particulier que le triomphe du protestantisme, c'est-à-dire de cette religion qui voue la créature à ne jamais pouvoir gagner la grâce par ses œuvres, quelles qu'elles soient, est une modalité susceptible d'agir en faveur de la dépression. Mais cela se retrouve également dans le catholicisme à l'intérieur duquel la créature, déchue et définitivement coupable, n'a guère à se réjouir de son statut ou à manifester quelque réjouissance narcissique, quelque réjouissance dans sa participation à l'existence qui montrerait qu'elle néglige la tempérance attendue d'elle et que le mode dépressif – j'ai déjà eu l'occasion de faire ces remarques – est plutôt le mode convenable pour aborder nos relations à l'intérieur de ces religions. J'ajouterai : loin de ce que l'on pourrait définir ou appréhender comme un contexte de suffisance qui serait le propre de la religion juive, encore que, à l'intérieur de celle-ci où on peut être effectivement frappé par cette assurance narcissique, sans doute liée au mythe que nous partageons les uns et les autres, soient susceptibles de se manifester des épisodes dépressifs sévères.

Ceci nous ramène, sans aucun doute, au fait biologique suivant : l'appétit, l'appétence, l'état d'appétence se traduit ordinairement par des manifestations d'excitation, d'attente excitée, alors que, comme nous le savons, la réplétion, la satisfaction est plutôt contemporaine de ce qui est un affaïssement, une somnolence, un repos, une sédation qui ne serait pas loin de ce que, aujourd'hui, nous qualifions bravement de *dépression*. Autrement dit, dans la régulation de l'organisme lui-même soutenue par des processus neuro-humoraux – Freud n'en a d'ailleurs jamais douté, il attendait même que les progrès de la science mettent à jour les processus neuro-humoraux qui étaient là concernés – et qui font donc que sur ce fond permanent de déprime que la culture attend de nous, se produisent ces cycles, ces alternances qui sont ceux de l'attente, de l'excitation de l'attente, de l'appétit, du désir et puis de la détumescence, pour utiliser le terme qui, en cette occasion, convient; la détumescence qui peut suivre la satisfaction. Je crois que je ne fais là que vous rappeler la cadre banal dans lequel se pose notre question.

Sauf que – et j'ai peut-être été un peu surpris que vous n'ayez pas eu le souci de l'aborder – il est bien évident que le XIX<sup>e</sup> siècle ignore la dépression. En revanche, toute l'époque romantique est traversée par la tristesse et là encore, nous pouvons être sensibles à ce que représente cette évolution culturelle qui fait de la tristesse, une dépression. La différence tient évidemment en ce que la tristesse, et en particulier celle du romantisme, ne manque pas de mettre en place la figure spécifique, l'adresse spécifique qui en est cause, que ce soit le rapport à la femme morte, que ce soit le rapport à Dieu, que ce soit le rapport malheureux à la Nature, alors que la dépression souligne mal le virage que le terme opère en donnant à ce mouvement de l'âme, une

adresse spécifiquement médicale. Ce qui n'est pas une adresse quelconque, puisqu'elle désigne l'instance qui est celle qui soutient toute activité soignante en tant qu'elle est – elle figure dans le caducée – l'instance phallique. Les médecins, en tant que défenseurs de la vie, se sont toujours vus être les représentants, que ça leur plaise ou non, qu'ils le veuillent ou non, de l'instance génératrice de la vie, cause de la vie et donc chargés de l'entretenir.

À l'intérieur de ce cadre, j'aurais, pour ma part, tendance à distinguer essentiellement les expressions dépressives qui viennent prendre place dans une adresse, autrement dit qui sont une façon de parler comme une autre. Évidemment, cela nous gêne parce qu'elles peuvent être verbales, muettes, déficientes; elles peuvent être insuffisantes pour nous y repérer, en tout cas, elles valent, ces dépressions, comme des adresses, avec la question qui ne peut manquer d'intéresser le psychanalyste : adresse faites à qui ? Est-ce l'adresse au grand Autre ? Est-ce l'adresse à un semblable ? Est-ce éventuellement l'adresse à soi-même : « Regarde, tu es cet incapable, cet absurde, ce nigaud, ce connard,... tout ce que vous voudrez ! » Et donc la question de cette adresse, en tant qu'elle dit dans tous les cas, un déficit et, c'est bien le problème, je dirais, indéfini qui dit : « Moi je ne peux pas entrer dans le jeu, je ne peux pas entrer dans les échanges. Dans la mesure où je suis invalide, je n'ai pas ce qu'il faut pour. Et donc voilà que je suis en marge ». Comme on sait, ce mode d'expression attend bien entendu réparation. Autrement dit, la relation à l'Autre, puisque vous avez très légitimement évoqué la dimension de la dette, se trouve là renversée : non seulement le déprimé, on ne peut rien lui demander, il est bien évident que c'est à lui qu'on doit tout. Encore que, comme on le sait, rien ne pourra le faire sortir de cette position de force. Tout se passe comme si, du fait de s'être heurté au réel et d'avoir pu constater son incapacité à traiter ce heurt avec le réel, il en avait fait son *mal-heur*.

Le symptôme n'est dès lors plus le réel mais la façon dont il y répondait, c'est-à-dire : par sa déprime. Cette mutation métonymique dans ce mode de rapport au réel rend évidemment le problème extrêmement difficile, sauf que, à partir du moment où il vient sur le divan, il accepte, s'il consent à parler – car il peut venir sur le divan offrir à l'analyste le silence de sa déprime – il témoigne que sa déprime est une modalité et une façon de participer du discours et donc d'une dialectique susceptible éventuellement de lui porter remède, ne fût-ce que par la mise à jour de qui il vise par cette agressivité. Agressivité, ne serait-ce que vis-à-vis de l'instance phallique : « Je n'ai pas, (ou) on m'a privé, on m'a frustré de ce qu'il faudrait pour participer à la partie et je ne peux qu'offrir le spectacle de ma désolation et alors qu'est-ce que tu fais ? » Donc, pour en donner une expression imagée, une grève, une déclaration de grève des appétits et du désir : « Moi je me mets en panne »

Dans cette même série, on peut situer la dépression qui se présente sous

la forme d'un *acting-out*, comme, par exemple, sous la forme dramatique d'un suicide et qui constitue non plus une adresse mais un appel urgent. Et puis aussi, ce qui nous intéresse et nous permet peut-être de faire le clivage entre ce qui relève de la névrose et ce qui pourrait paraître comme psychotique, c'est le *passage à l'acte*. Non plus l'*acting-out* mais le passage à l'acte, c'est à dire : ce type d'acte qui met à l'écart le phallus et qui donne ce tableau très différent, très caractéristique du déprimé qui n'a rien à dire et à personne. C'est bien celui-là qui, très certainement, nous embête le plus, parce que nous percevons du fait justement que ce qui pourrait apparaître comme une forclusion du phallus (il ne veut plus en entendre parler, dehors !) du même coup, faute de l'adresse et de la stase qui se trouve mise en place à partir de ce moment-là, nous sommes fort embarrassés pour l'aborder.

Ce sont les moments où nous pouvons être amenés à évoquer les moyens médicamenteux, y compris les électrochocs, pour ces patients qui, sans être nécessairement des mélancoliques, ont ce type d'allure. Je les inscris dans cette liste dans la mesure où ils nous rappellent justement que les dépressions sont en rapport avec la jouissance, c'est-à-dire avec l'économie libidinale. Nous connaissons tous les modes de défense, de riposte, de protestation, de contestation de l'agent de la dite économie. Je ne veux pas là trop parler de cette entité très différente, bien sûr la psychose, ce qu'on appelle aujourd'hui : la maladie bipolaire. C'est un peu de façon forcée que nous groupons tout dans le même panier. Bien évidemment, il s'agit toujours là des troubles de l'humeur, mais les conditions étant tellement différentes, relevant éminemment de la psychose, non plus du mouvement de défense du sujet mais d'un statut qui se trouve l'habiter : ce n'est pas organisé spécialement contre l'économie du désir; il est la victime d'un processus psychotique. Ce qui est fort différent.

Je ne m'étendrai pas là-dessus, quitte à vous faire remarquer tout de suite, pour agrémenter des points sur lesquels j'ai tout à l'heure attiré votre attention, qu'une humeur qui cesserait d'être dépressive – et cela arrive : qui cesserait d'être normalement dépressive – a un nom que vous connaissez : l'élation. Les états d'élation illustrent ce qui est l'épanouissement parfait, la réussite exceptionnelle, la victoire sur cette humeur dépressive qui est la nôtre, ladite élation étant, vous le savez, un des traits de la psychose. Je rappelle, pour simplement le marquer, que ce qu'on appelle la *normalité* a un statut qui est marqué par ce fond dépressif que j'évoquais tout à l'heure.

Une remarque peut-être encore pour évoquer ce que j'indiquais comme l'influence de la culture sur la régulation des humeurs : il semble que de façon assez générale – ce n'est réservé à l'Occident – il y ait cette alternance de phases d'ascèse et de fête. Il est des moments où la quotidienneté est marquée par le refus de s'autoriser, la réticence à s'autoriser, et puis ces moments, en général assez brefs, où l'on peut, au prix sans doute de cette ascèse, tout se

permettre. Y compris, puisque nous nous intéressons au problème du travestissement, à l'occasion du Carnaval : personne ne prendra comme mal le fait de voir des participants au défilé travesti, autrement dit la possibilité de tout se permettre. Voilà aussi une des modalités que nous avons de vivre notre relation avec l'humeur.

J'ai bien entendu suivi avec beaucoup d'intérêt les communications de ce matin, celle de Nicole Stryckman, celle de Christian Ghistelinck. A propos de celle de Martine Coenen, je ferai remarquer que je ne suis pas persuadé que la honte soit précisément un trait de la dépression. Et cela pour une raison que je dirais "économique". La honte suppose un dynamisme, volonté auto-persécutrice. Dynamisme qui n'est pas le trait majeur de la dépression qui semble plutôt marquée par la pauvreté, voire l'absence des forces qui sont là engagées. Ce serait certainement un point à reprendre que cette place de la honte dans l'économie de la dépression. Quant à la question très bien posée par Clotilde Henri de Frahan, je me permettrais de faire remarquer que quelqu'un qui dit : « Je n'y crois plus », cela ne veut pas forcément dire qu'il n'y croit plus. Tout ce que ça veut dire, c'est qu'il est en train de dire : « Je n'y crois plus ». (...) <sup>1</sup>

« Montre-nous ce que tu peux ! Montre-toi ! » Donc il y a là, me semble-t-il, dans notre approche de ces questions, une auto-observation à sans cesse faire sur notre démarche. Je dirai que celui qui vraiment n'y croit plus, d'abord il ne le dit pas, mais cela s'exprime par une série de manifestations qui permettent de savoir qu'il est abandonné. Ce qui n'est déjà plus tout à fait le cas quand on dit : « Je n'y crois plus ». J'aurais envie de dire qu'à partir du moment où c'est articulé, d'une certaine manière ça se dément de soi même. Si je dis : « Je ne crois pas en toi », ça peut être mal reçu, ça peut être aussi reçu avec un sourire... « Ah bon ! D'accord ».

Sur la question qui nous a bizarrement retenus, celle du futur antérieur : la dépression du futur antérieur. Le futur antérieur, c'est un temps qui soulève beaucoup de questions. Où me mets-je, quelle place j'occupe quand je me sers du futur antérieur ? Pour reprendre cette parole de cette patiente : « Je n'aurai jamais été mère ». Si elle se mettait dans la position d'être au terme de son existence, elle dirait : « Je n'ai jamais été mère ». Pour pouvoir utiliser le futur dans ce cas-là, il faut pouvoir poser sa vie devant soi, avec la place pour un futur. Autrement dit – ce que je vais vous dire, je ne sais pas comment vous allez le prendre – c'est la place où le sujet se tient pour mort avec sa vie et où il regarde sa vie. « J'aurai jamais été à Monté Carlo ». C'est comme cela. Je ne sais pas si cette assertion que je fais à propos du futur antérieur, tient parfaitement ... Il me semble. C'est soumis à votre réflexion et à

---

1. Changement de cassette.

vos propres critiques. Mais moi je connais, j'ai la chance d'avoir des proches qui n'aiment pas beaucoup qu'on se serve du futur antérieur parce que cela veut dire que l'on se met là à une place tout à fait singulière, come si on parlait d'outre tombe.

Et puis, pour conclure, une remarque. Tout à l'heure, j'ai attiré votre attention sur le fait que l'appétence et la satisfaction sont soutenus par des mécanismes neuro-humoraux qui sont aujourd'hui très bien repérés. Non seulement bien repérés, mais avec le fait qu'on dispose de produits qui nous rendent capables d'agir directement sur eux. Les fameux antidépresseurs. Sans nullement vouloir être agressif, c'est du décervelage car il est évident que cette façon d'agir en faisant taire tout ce que cette dépression peut exprimer de la part d'un sujet, en blanchissant tout cela, en l'écartant, il est évident que c'est une façon radicale de désobjectiver l'individu. Nous sommes d'accord, c'est entré dans les mœurs, ça ne gêne pas grand monde. En revanche, remarquez quand même ceci : c'est que cette façon d'agir directement sur le cerveau, sur les circuits cérébraux, aboutit à court-circuiter complètement l'organisme, le corps. Lacan demandait à ses élèves qui restaient la bouche ouverte : « Le corps, ça sert à quoi ? » Sa réponse : « Le corps, ça sert à jouir ». Mais si l'on est en mesure d'agir directement sur les circuits cérébraux, ça veut dire qu'on est capable de procurer des états et en particulier de la jouissance en se passant du corps. Tout le succès de ce que l'on appelle aujourd'hui le *virtuel*, l'échange virtuel... qu'est-ce qu'ils ont en commun ces échanges qui se passent par des appareils modernes ? Ils sont virtuels, ils se passent du corps, ils n'en ont pas besoin. Et quand le corps est amené à intervenir, c'est le plus souvent de façon décevante. Cela veut dire que nous sommes sur un chemin où l'on peut provoquer des satisfactions suprêmes en se passant du corps. Et peut-être des satisfactions de loin supérieures à celles qui, baignées dans la dépression, peuvent être les nôtres. Il y a donc là une évolution qui, à mon sens, est imparable.

Le cas des drogues, c'est déjà cela. Ce sont des jouissances obtenues par actions directes sur les circuits cérébraux, en se dispensant d'un passage par le corps. L'alcool, ça a toujours été ça. Donc, nous sommes là sur un chemin intéressant parce que, du même coup, il nous permet peut-être à nous de forcer cette réintroduction des états dépressifs dans l'ensemble de l'organisation subjective. Autrement dit de restituer aux états dépressifs leur valeur d'expression. Le fait qu'ils sont habités même s'ils ont l'air déshabités. Qu'il y a lieu donc de les entendre et non de contribuer à ce qui peut apparaître comme le vœu majeur, c'est-à-dire, l'annulation de toute subjectivité.

Voilà les quelques remarques que je souhaitais vous faire.

Que ces *conclusions* ne vous dépriment absolument pas et merci pour votre attention.